

## À VOS MARQUES

TOUT SE PASSE entre 1868 et 1869, d'abord en Italie, au Piémont, puis en France, enfin dans la seule ville de Lyon. Les personnages sont essentiellement des femmes. Avant de commencer à écrire, l'image de la course de relais s'impose à nous. Doublement anachronique. Dans ces années-là, la course de relais n'existe pas, les femmes ne pratiquent pas de sport. Cet anachronisme n'est pas pour nous déplaire ni la souplesse que la physique quantique confère au temps, la souplesse du temps, physique quantique ou pas, la souplesse que le livre donne au temps et, si le roman historique nous entrave, nous plombe littéralement, la course de relais nous donne le départ. On connaît cependant la course de relais depuis l'Antiquité, lorsque de rapides coursiers se transmettaient les messages de ville en ville. Les pompiers de New York organisent une course de relais, épreuve d'endurance, de rapidité, mais aussi de solidarité, au XIX<sup>e</sup> siècle,

mais nous ignorons à quelle date exactement. Elle deviendra discipline olympique en 1912. Les femmes participent à cette épreuve depuis les Jeux d'été de 1928 à Amsterdam. La course de relais nous donne le départ et le nombre de personnages principaux, quatre, comme les quatre relayeuses du quatre fois cent mètres. Le témoin qu'elles se transmettent peut être un bâton ou une plaque métallique, elles peuvent aussi se donner une tape sur la main. Disons qu'elles se transmettent un bâton. Il s'agit de ne pas le faire tomber.

## PRÊT

LES PIEDS DANS les starting-blocks du couloir extérieur, le numéro six, réputé un très bon couloir, les fesses relevées, les mains appuyées au sol, le bâton ou le témoin – un tube lisse en métal, de couleur rouge – dans la main droite de la première relayeuse, la plus rapide à la sortie des blocks, celle qui n'a jamais été disqualifiée pour faux départ.

HOP (OU PARTEZ)

LA RELAYEUSE doit courir dans son couloir. Toute pose de pied dans le couloir voisin est éliminatoire.

## RELAYEUSE 1

ELLE EST DANS LE CHAMP étroit sur la butte là-haut dessus, ce replat inespéré où pousse un pommier. Elle reprend haleine contre le tronc de l'arbre, elle a grimpé trop vite jusqu'à lui, en tâchant de ne pas déchirer ses jupes. Elle voit les trois maisons, celle de ses parents, celle de l'oncle et celle un peu plus grande de la veuve, les trois maisons au bout du chemin blanc. Les mouvements de leurs toits de tuiles rondes – mais comment imaginer d'autres tuiles? –, les briques rouges des murs qui affleurent sous l'enduit blanchâtre. Elle entend l'aboiement du chien, elle entend même caqueter les poules. Elle est dans le champ étroit sur la butte lorsqu'elle voit un peu de sang couler sur sa cheville. Elle craint de s'être attrapée aux ronces, elle craint encore plus d'avoir déchiré ses habits que sa mère a souvent reprisés en maugréant que les filles ne doivent gesticuler ni courir comme les garçons. Elle soulève un peu ses jupes et elle voit le filet de sang